Où se logent les souvenirs de lecture ?

Christophe Pradeau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccs/3183>

DOI : 10.4000/ccs.3183

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 3 septembre 2020

Pagination : 295-298

ISBN : 978-2-7535-8065-7

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Christophe Pradeau, « Où se logent les souvenirs de lecture ? », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 15 | 2020, mis en ligne le 03 septembre 2021, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/3183> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccs.3183>

OU SE LOGENT LES SOUVENIRS DE LECTURE ?

Christophe PRADEAU¹

Mes premiers souvenirs d'enfance sont logés dans une maison qui n'en était pas vraiment une mais bien plutôt l'une de ces concrétions géologiques qui se forment dans les replis du temps. On l'appelait « la Maison Renaissance ». On l'appelle encore ainsi, mais elle a été restaurée, nettoyée, redressée, rabotée, passée à l'équerre, pour devenir le siège du syndicat d'initiative et un modeste musée d'art sacré, à l'existence fragile, aux heures d'ouverture aléatoires. J'ai appris un jour, près de mes quinze ans, qu'il s'agissait d'un ancien archiprêtre, que la bâtisse, contemporaine de la rencontre du Camp du Drap d'or ou de Bayard défendant Mézières assiégée, avait été longtemps adossée à une église aujourd'hui ruinée, Saint-Hilaire, dont il ne reste que les fondations, quelques amas de pierres dans un jardin ensauvagé, qu'on distingue mal au milieu des ronces, des arbres fruitiers, du linge qui claque au vent. La mairie, propriétaire des lieux, avait aménagé deux boutiques sous les arcades, aux piliers ventrus, couverts d'excroissances, de verrues, d'étranges dérives minérales, qui évoquaient moins le fil à plomb de l'architecte que le persévérant, l'imprévisible parcours des eaux d'infiltration dans le calcaire du Causse Noir. Mes grands-parents tenaient l'un des deux commerces, un bureau de tabac, qui faisait aussi perception. Je n'en finissais pas d'explorer le monde pour lequel se donnait la Maison Renaissance, avec ses arrière-boutiques, ses réserves, ses réduits, ses pièces murées, ses caves voûtées, au fond desquelles s'ouvre un souterrain qui aurait permis, disait-on, à celui qui aurait osé s'y aventurer, bravant l'interdiction des architectes des monuments historiques, de rejoindre les douves du châ-

1. Christophe Pradeau est écrivain. Dernier ouvrage paru : *Les vingt-quatre portes du jour et de la nuit* (Verdier, 2017).

teau des comtes de Lubersac ; avec ses escaliers à vis par lesquels on rejoignait l'étage des chambres, avec leurs planchers crevés de gouffres, les gouttes d'eau qui tic-taquent dans les cuvettes émaillées, les fleurs de crépon entassées dans de grandes caisses, qui resserviraient, l'été venu, à la fabrication des chars de la Cavalcade ; et puis l'étage des combles, un rien inquiétant, en raison de la présence solennelle de l'horloge municipale, qui rythme les nuits, les jours, mais aussi, et surtout, imprévisible, du cri déchirant, affolant, qui vous faisait venir les larmes aux yeux, quand il vous surprenait en train d'errer sous les toits, de la sirène qui hurle les catastrophes. Il suffisait d'écarter deux lattes de bois pour se glisser dans le grenier du voisin et même dans celui de la maison suivante : mais il fallait s'arrêter là, devant un mur infranchissable, que l'on aurait aimé traverser, à la façon du Passe-muraille, pour faire le tour complet de la Place.

De l'autre côté de celle-ci, une librairie-papeterie. C'est là que, avec les années, m'est venu le goût des livres. Mes grands-parents finirent par abandonner leurs planchers creusés de bouches d'ombre, leurs combles grand ouverts sur le ciel étoilé ; ils s'exilèrent mais trouvèrent à se loger si près de la Place que je pouvais voir, depuis les fenêtres du salon, les vitrines enluminées. Elles figuraient, à la nuit tombée, un fruit gonflé, qu'il suffisait de crever pour se gorger de douceur et de lumière. J'entrais, avec cinq ou six francs serrés dans le creux de la main, et je restais une heure pleine devant le haut mur des livres de poche, à passer de l'un à l'autre, avant de parvenir à arrêter mon choix. Des mondes bourdonnaient sur les rayonnages, entre lesquels j'hésitais, avant de me décider soudain, pour une illustration de couverture, un titre, quelques mots glanés au dos du livre ou au hasard des pages longuement feuilletées. Je restais ensuite, jusqu'à l'aube parfois, dans mon lit devenu bivouac, radeau dérivant dans la nuit noire, rythmée par les coups de l'horloge, qui venaient jusqu'à moi, depuis la Place, à déplier page après page le monde inconnu que j'avais gagné, contre une obole, le droit de serrer contre ma poitrine. C'est dans la librairie-papeterie de la Place de l'horloge que je frôlais pour la première fois, à dix ou à onze ans, le monde de Claude Simon. Je ne sais comment ni pourquoi un exemplaire de *La Bataille de Pharsale* était venu s'égarer là, qui devait rester des années, au milieu des Balzac, des Zola, des Rouletabille et des Arsène Lupin, orphelin de lecteurs, jusqu'à ce qu'il disparaisse un beau jour, qu'il ait enfin trouvé preneur ou que M. et Mme Rouffiat se soient lassés de le voir éternellement là, peu à peu jauni, empoussiéré, mais si différent des autres livres, si intrigant avec son étoile au

milieu de la nuit blanche formant livrée, austère mais supérieurement élégante, des Éditions de Minuit. J'avais feuilleté plus d'une fois *La Bataille de Pharsale*, dont le titre m'intriguait, d'une solidité romaine, de celle, faite pour traverser les siècles, que confère l'*opus quadratum*; mais à chaque fois j'avais été tenu à distance, repoussé par le système défensif de phrases inexpugnables. Et puis le livre avait disparu; et puis je l'avais oublié.

Il fit retour, six ou sept ans plus tard, dans une liste de lectures, établie par un professeur de français, dans les tout derniers mois de mon long séjour, un plein septennat, dans les couloirs interminables du collège-lycée Léonard Limosin. Le titre me retint immédiatement, parmi des dizaines d'autres, comme un lointain souvenir, un titre familial, auquel je me sentais intimement lié, et même à l'égard duquel je me sentais redevable. J'achetai *La Bataille de Pharsale*, que je lus patiemment, sans plaisir, ligne à ligne, sans en omettre une seule, comme on s'acquitte d'une dette très ancienne. Parfois, quelque chose prenait sens, dans le mouvement de la phrase, l'amorce d'un plaisir, assez semblable à celui éprouvé, dans mon enfance, à passer d'un grenier à l'autre. Et puis, très vite, je butais contre le mur, frustré de ne pouvoir aller plus loin, d'être empêché de faire le tour complet, faute d'avoir les qualités apéritives du Passe-muraille. Le livre était à l'image de son titre, d'une admirable solidité, d'une formidable compacité, composé de phrases, assemblées sans mortier, tenant en place par la grâce de leur propre poids, un livre fait pour défier l'épreuve du temps, pour traverser les âges; mais un livre qui vous tenait à distance, comme certaines ruines indéchiffrables, impressionnantes mais inhabitables, même en imagination.

La compacité romaine, puissamment classique, des livres de Claude Simon s'expose dans leurs titres: un simple mot, en forme d'entrée de dictionnaire (*L'Herbe*, *Le Vent*, *L'Acacia*, et même, sans article défini: *Histoire*, *Triptyque*, *Archipel*, *Nord*); ou bien deux substantifs fermement soudés par la pince métallique du complément de nom (*Leçon de choses*, *La Route des Flandres*, *La Chevelure de Bérénice*, *La Bataille de Pharsale*, *Le Jardin des Plantes*). Ce sont des ponts, des aqueducs, des thermes, des temples, des basiliques, des monuments défiant le temps, mais saisis dans toute l'amplitude de leur histoire, jusque dans leur devenir-ruine. C'est ainsi que je comprends aujourd'hui, après avoir séjourné dans plusieurs provinces de l'Empire, la propension de Claude Simon à s'approprier des noms d'œuvre (*Le Sacre du printemps*, *Les Géorgiques* ou même *Histoire*), de lieux (*Le Jardin des Plantes*, *La Route des Flandres*), de constellation (*La Chevelure de Bérénice*). On pense à ces villes

qui se sont installées, comme des bernard-l'hermite, dans les ruines du palais de Dioclétien, dans les vomitoires des arènes d'Arles ou de Nîmes. Ou à ces bâtisses, couvertes de concrétions, démesurées par le temps, comme cette Maison Renaissance, où j'ai fait mes premiers pas, dit mes premiers mots, éprouvé mes premières joies, mes premières peines. Quand j'essaie de réaliser en moi l'œuvre de Claude Simon, de me ressaisir des souvenirs que la fréquentation de Claude Simon a laissés en moi, fréquentation intermittente, fasciné, réticente, j'ai l'impression qu'elle forme quelque chose d'analogue à la Maison Renaissance : un monde quelque peu incommode, revêche, mal ou pas chauffé, aux planchers crevés, mais inépuisable, avec des prolongements dans toutes les directions du temps et de l'espace, avec ses souterrains, ses passages secrets, ses combles grand ouverts sur le ciel étoilé. Claude Simon représente tout cela pour moi : la présence insistante de l'histoire, de la longue durée, le sentiment d'être solidaire d'époques très anciennes, d'habiter dans un espace à quatre dimensions, où l'on vit plus au large que dans les autres ; mais cette largesse, cette générosité, ne vont pas sans contrepartie : on s'égratigne sans cesse aux aspérités du temps, on se heurte, tête la première, à de très anciens souvenirs, pas même les siens, mais qui vous engagent, à des obsessions que vous vous devez de prendre à votre compte, qu'il est impossible de contourner. Et puis, et surtout, c'est le propre de ces bâtisses à quatre dimensions, une richesse, merveilleusement nourrissante, de sensations : l'aventure des doigts sur le grain du granit, ses petits éclats de quartz ; le corps qui s'avance prudemment, à tâtons, dans les ténèbres de l'escalier à vis ; la fierté de tenir devant soi la lumière embuée de fumerolles d'une lampe à huile ; les bruits innombrables, insituables, dans les chambres traversées par le vent ; la chaleur incertaine, infiltrée de couleuvres glaciales, des couvertures électriques ou des bouillottes. J'ai retrouvé, en lisant Simon, l'attention supérieurement aimante qu'exigent de vous les fleurs discrètes, minérales, du lichen, mais aussi le cri, qui vous met les larmes aux yeux, des chiens hurlants de la boue, la poigne inexorable de la boue, qui vous tire, vous happe, menace de vous emporter...

Voilà comment sont logés en moi les souvenirs que je dois à Claude Simon.